

son bien-être, où les technologies de l'imaginaire en seraient le catalyseur et le moyen de combler un manque : « Les technologies de l'imaginaire tendent vers la séduction, tout comme les technologies de la politique du corps s'inclinent vers la manipulation. Le monde postmoderne forge les technologies de l'affect et domine le sujet par l'adhésion, le consentement dans une espèce de contrat, révoquant à n'importe quel moment, de l'assimilation consentie de valeurs et de pratiques sociales éphémères. Le prix de l'adhésion est le plaisir immédiat » (p. 37). Profondément subversive, et totalement incontrôlable, le mouvement d'excès et de manque décrit rendrait l'individu prisonnier de lui-même, à la fois décentralisé et simultanément au cœur de tout, relié et déconnecté par une technique qu'il maîtrise, et qui le maîtrise : « La technique est un artefact de l'homme qui fait de l'homme un instrument » (p. 43)

Par cette approche théorique singulière, et par le style rédactionnel accessible, le texte dégage une certaine facilité de lecture, appuyée par une sensation de balayage chronologique des pensées modernes au paradigme(s) postmoderne(s), notamment dans l'utilisation des sources et dans l'explicitation des notions mises en perspective en regard de leurs contextes d'origine. Ce livre ne reste pas moins une critique efficace, avec plusieurs niveaux de lecture possibles, suscitant une forme de prise de conscience du rapport d'attraction/répulsion, technophile/technophobe au monde actuel.

**Gilles Boenisch**

CREM, université Paul Verlaine-Metz  
gilles.boenisch@gmail.com

**Jacques PERRIAULT, *La logique de l'usage. Essai sur les machines à communiquer.***

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Anthropologie, ethnologie, civilisation, 2008, 253 p.

Comment parler de la notion d'usage, sans penser à Jacques Perriault et précisément à cet ouvrage. De la version originale (Flammarion, 1989) à cette réédition, peu de changements, si ce n'est une intéressante mise au point de l'auteur lui-même, précédant la courte préface originale de Pierre Schaeffer. Cette introduction éclairante a la particularité de recentrer l'écrit dans l'actualité technique et théorique. D'autre part, elle est l'occasion pour l'auteur de répondre

efficacement aux diverses incompréhensions et critiques formulées durant les années séparant les deux éditions. Mais elle est aussi la possibilité pour le lecteur de relativiser les pensées dans une perspective vulgarisée et plus proche de lui, interrogeant son rapport présent aux technologies de l'information et de la communication. À partir d'un balayage historique des innovations techniques de communication, Jacques Perriault retrace méticuleusement la lente et difficile adoption du public pour chaque « nouvelle machine à communiquer » quelle qu'en soit l'époque. Bien des détours et écarts y sont décrits, tout comme les succès et les réussites au détriment des ambitions industrielles, qui mirent souvent plus d'un siècle pour s'immiscer dans le quotidien. Mais le réel objet de cet ouvrage n'est pas tant d'inscrire les créations techniques dans une optique chronologique que de tenter efficacement d'en déterminer la valeur d'usage et les pratiques des usagers.

Ainsi découvre-t-on que bon nombre d'innovations ont été détournées de leurs visées originelles, pour tendre vers une logique peu à peu dictée par les usagers : « L'individu détient fondamentalement une part de liberté dans le choix qu'il fait d'un outil pour s'en servir conformément ou non à son mode d'emploi » (p. 1 de l'introduction). La description de nombreux exemples observés mettent l'accent sur « les pratiques déviantes par rapport au mode d'emploi, qui étaient autre chose que des erreurs de manipulation » (p. 13) et qui correspondraient « à des intentions, voire des préméditations » (p. 13).

Au fil de la lecture apparaît l'opposition entre concepteurs et usagers potentiels, présentée par l'auteur comme incontournable, et résultant de l'inadéquation de logiques dictées pas des paradigmes fondamentalement divergents : « Le paysage est campé. D'un côté les inventeurs, qui poursuivent leur rêve de perfectionner une technologie de l'illusion, et leur entourage technicien, qui élabore sans cesse des propositions. De l'autre, les profanes, les usagers éventuels, qui reçoivent sans cesse ces offres, qui tentent de les introduire dans leur logique propre, ne partageant que rarement les fantasmes de ceux qui leur proposent » (p. 20). Et c'est réellement de ce paradoxe que se nourrit cet ouvrage captivant, décrivant parfaitement des situations qui nous sont familières. Celles-ci questionnent

l'enchantement supposé d'une innovation par le désenchantement chronique et opératoire du public, face à l'adaptation imposée des nouvelles règles mise en jeu.

Ainsi la bête noire de l'utilisateur serait-elle symbolisée par le mode d'emploi, cet objet « froid et impersonnel que bien des usagers ne consultent jamais » (p. 113) qui se limite à décrire la procédure d'utilisation. Et il est vrai, qu'en tant qu'utilisateur, nous ne cédon que rarement servilement à l'usage le plus élégant, le meilleur, mais au compromis du moment pour arriver efficacement au projet d'utilisation. Comme le souligne justement Jacques Perriault, « un appareil peut avoir les usages les plus divers selon les mains dans lesquels il se trouve » (p. 128). De ce fait, la fonction instrumentale est fréquemment au service d'une intention en-deçà ou au-delà, par manque de connaissance ou par inadaptation, de la fonction première des concepteurs. « S'il y a résistance, on improvise » (p. 128), si le besoin s'en fait ressentir, on « détourne carrément l'appareil de son usage primitif » (*ibid.*).

Ainsi le comportement des usagers serait-il indubitablement déviant par rapport aux attentes initiales, avec des attitudes multiples et variables, rendant la fixation des usages problématique et inattendue. Les usages préconisés, voire imposés, en modulation à ceux relevant de l'accoutumance, sont de ce fait longs à s'enraciner suivant l'imaginaire, la représentation, les normes socioculturelles, les mythes, les détournements, l'histoire personnelle et « l'empreinte de la technique » (p. XVI). En tant que trace mémorielle et opératoire, cette dernière favoriserait une logique de l'usage influencée par les machines dont nous nous servons préalablement et qui prédisposerait le comportement, le langage et la façon de penser la volonté instrumentale. L'usage serait une sorte de rétroaction qui « influe sur celui qui s'en sert et crée une empreinte qui modifie progressivement le milieu » (p. 201). Précisément, elle serait « un facteur d'inertie, dans la mesure où elle stabilise les positions acquises et où elle façonne en retour ceux qui la pratiquent » (p. 222). En dépit de la diversité, Jacques Perriault esquisse l'hypothèse qu'il existerait une « grande convergence dans les formes d'usage, de grands comportements » (p. 203), ce qui permettrait de supposer l'existence d'un modèle similaire de fonctionnement chez différents utilisateurs d'un même contexte.

Si certains usages ont peu ou pas du tout à voir avec les protocoles premiers de l'outil, les échecs, l'expérience, les ambitions, la ritualisation, le détournement et la substitution seront toujours invariablement liés à une certaine intensité de rejet : « Selon une plus ou moins grande stabilité qui s'instaure entre l'utilisateur et l'appareil, l'usage sera conformité, détournement ou rejet, principalement instrumental ou symbolique. Il y a rarement des coups de foudre du public pour une nouvelle machine à communiquer » (p. 230). La résistance serait un moyen de faire face au discours incantatoire et persuasif croissant des industriels et des médias, au profit d'une relation salutaire d'adaptation/négociation, dans un contexte socioculturel et sociotechnique « instrumentalisé » : « La relation d'usage est une sorte de négociation entre l'homme, porteur de son projet, et l'appareil, porteur de sa destinée première » (p. 220). C'est par l'expérience de l'usage que l'utilisateur se fait juge impartial de l'avènement ou de la condamnation d'une nouveauté : « L'acceptation c'est-à-dire le calage final de la niche d'usage, intervient au terme d'une sorte de procès qu'instruisent les utilisateurs. La logique de l'usage, en soi, est l'artisan de la résistance » (p. 230).

Gilles Boenisch

CREM, université Paul Verlaine-Metz  
gilles.boenisch@gmail.com

Serge TISSERON, Sylvain MISSONNIER, Michael STORA, *L'enfant au risque du virtuel*.

Paris, Dunod, coll. Inconscient et culture, 2006, 200 p.

Apparu au grand public de manière tangible au début des années 90, le virtuel est de nos jours un objet dont la définition n'est pas figée, et dont l'exploration n'a pas encore livré tous ses résultats. Et pour cause, l'une de ses caractéristiques majeures est d'être en constante transformation. Un collectif d'auteurs – Serge Tisseron, psychiatre et psychanalyste, en tête, avec Sylvain Missonnier, maître de conférences en psychologie clinique, et Michael Stora, psychologue-psychanalyste – se propose de fournir un décryptage des relations entre l'enfant et la machine, dans ses usages quotidiens des nouvelles technologies.

Dans cet ouvrage, différentes théories, issues en particulier du champ de la psychologie, éclairent l'objet qu'est le virtuel en insistant